

La poésie, travail de la mémoire

Autor(en): **Dakkus, Sima**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **77 (1989)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La poésie, travail de la mémoire

Pour Danielle Obadia, poétesse lausannoise née en Algérie, la poésie reconstruit le passé, lui donne une issue dans l'avenir.

Danielle Obadia est enseignante, traductrice et poétesse. Elle vit et travaille à Lausanne depuis les années soixante. Elle vient de publier son second recueil de poèmes aux Editions du Silence dont elle est l'initiatrice*. Née en Algérie, elle garde de ses racines orientales le goût des images pour chanter la vie et ses débordements. A l'écouter, on découvre combien la poésie est révélatrice de la mémoire profonde des civilisations.

FS — S'il est vrai que chaque poète porte en soi les racines de son art, que peux-tu me dire de toi ?

Danielle Obadia : Le vécu a été pour moi un dur apprentissage, douloureux même. Je n'avais pas le droit d'exister, pas le droit à l'identité, pas le droit d'entrer dans la réalité de mon histoire. D'où le titre de mon dernier recueil, *Continent noir*, qui illustre une phrase de Freud : comment pourrions-nous aider les femmes, nous ne savons même pas ce qu'elles désirent, ce sont des continents noirs. Je ne veux pas relancer la diatribe contre Freud dont le travail est pour le moins constructif. Mais l'idée importante, c'est l'existence du désir des femmes. En réalité, être femme c'est comme une course d'obstacles.

FS — Tu es donc née en Algérie, mais y as-tu beaucoup vécu ?

D.O. : Jusqu'à l'âge de dix-sept ans. J'ai quitté l'Algérie dans les années cinquante. Oui, c'est fondamental d'être née là-bas. D'abord, Oran où je suis née est un port, une grande fenêtre ouverte sur le monde. C'est un endroit qui porte pour moi le souvenir de mes colères d'adolescente, quand je claquais la porte et partais seule au bord de la mer me laver, en quelque sorte, de mes grandes colères par la beauté du paysage. C'était une grande chance d'être née là-bas, mais je ne l'ai su que plus tard. Traditionnellement, Oran est une ville qui a été espagnole ou musulmane. Le français s'y est mélangé à de l'arabe et à de l'espagnol et la langue s'est ouverte. Je suis née dans plusieurs musiques de langues. La richesse des souvenirs est d'autant plus forte qu'on ne veut pas y toucher. Les odeurs de mimosas, de mer, les odeurs un peu crues d'enfance me manquent toujours. C'était très dur de guérir de cette mémoire.

Et je ne m'en suis guérie qu'en 1984, lorsque j'y suis retournée après un long parcours. Je retournais dans un lieu d'enfance qui avait disparu et j'en ai fait la constatation en y revenant. Le monde de mon enfance m'a semblé comme celui d'une maison de poupée, comme rétréci, amenaisé. L'aventure du retour était douloureuse en soi. Je disais que l'Algérie me montait à la peau, j'ai fait un eczéma allergique, vraiment. Mais face au monde de



Danielle Obadia

mon enfance devenu petit, je suis devenue adulte. En revenant, les émotions se sont assagies et libérées. L'émotion du retour s'est engrangée en moi comme une émotion heureuse. C'est aussi une sorte de parcours poétique que d'essayer de ne pas découper quelque chose dans la réalité, d'accepter que ce découpage va se faire dans la liberté.

FS — Tu étais donc partie bien avant les événements d'Algérie ?

D.O. : Oui, à l'époque, il y avait plusieurs attitudes possibles : ou bien on voyait venir l'issue et on savait qu'on arriverait à une rupture ou alors on ne voulait pas voir l'évolution. Mes frères et moi avons étudié en France.

FS — Quel a été le chemin qui t'a conduite à la poésie ?

D.O. : J'ai commencé la poésie sur le tas et sur le tard. Bien sûr, j'ai toujours eu le goût de la langue et aimé la poésie. J'en ai même écrit dans mon enfance. Mais ce sont deux traductions qui m'ont rapprochée de l'écriture poétique : une pièce d'un dramaturge gallois, un collègue, et les poèmes du Roumain Ion Caraion. Le travail sur la langue poétique, en constant contact avec les deux écrivains, m'a amenée peu à peu à écrire de la poésie depuis quelques années. Au fond, on naît poète, mais on ne le devient pas forcément. Il y a, je crois, des tas de gens autour de nous qui ont le tempérament d'un poète, mais qui n'aboutissent pas à la production poétique. Pour moi, un poète est un explorateur des limites, celui qui est dans un état positif à l'égard de l'autre, du monde.

FS : Et comment se fait le travail poétique, à partir de quoi peut-il explorer les limites ?

D.O. : C'est un travail de la mémoire. J'ai le sentiment que le poète n'est pas différent de tout un chacun en ce sens qu'il est porteur d'une mémoire. Cette mémoire, la plupart d'entre nous choisissent de la répéter et de la vivre en la congelant, alors que le poète va la travailler. C'est ce que j'appelle une élaboration, une construction. Je crois qu'à travers le travail de rectification de la mémoire, des émotions qui n'ont pas trouvé de résolution dans le passé demandent à trouver à travers les générations suivantes une issue, un écoulement. Je suis engagée par le travail émotionnel à dénouer les émotions où mon père, par exemple, s'est enfermé.

Propos recueillis par
Sima Dakkus

* Danielle Obadia, *Plaisir cyclamen*, Editions Caractères, 1984, *Continent noir*, Editions du Silence, 1988 et *Signes de reconnaissance*, à paraître.